



L'architecture en Algérie de 1830 à nos jours

Soraya Bertaud du Chazaud
Vincent Bertaud du Chazaud



EDITIONS
LE MONITEUR

Sommaire

Remerciements	7
Avertissement	9
Avant-propos.....	11
Introduction	15

PARTIE 1 L'architecture avant l'indépendance, de 1830 à 1962..... 19

CHAPITRE 1	Les débuts de la colonisation et le modèle métropolitain (décennies 1830-1860) : exportation des certitudes de la civilisation occidentale.....	21
-------------------	---	----

CHAPITRE 2	L'orientalisme et l'ère Jonnart (décennies 1870-1910) : l'Algérie théâtre d'un orientalisme en vogue.....	57
-------------------	---	----

CHAPITRE 3	L'Art déco, influence de Perret et plan Obus de Le Corbusier (décennies 1920-1940) : ouverture de vastes champs d'expérience aux novateurs.....	85
-------------------	---	----

CHAPITRE 4	Apports interactifs du mouvement moderne et de la Méditerranée (décennies 1950-1960) : enrichissement mutuel des cultures dans un climat de violence.....	143
-------------------	---	-----

PARTIE 2 L'architecture après l'indépendance, de 1962 à aujourd'hui..... 209

CHAPITRE 5	Les architectes de la transition : rester ou venir pour édifier l'Algérie nouvelle.....	211
-------------------	---	-----

CHAPITRE 6	Les premiers architectes algériens après l'indépendance : à la recherche d'une identité.....	231
-------------------	--	-----

CHAPITRE 7	Les grands programmes de l'État socialiste : éduquer la jeunesse et loger les masses laborieuses.....	239
-------------------	---	-----

CHAPITRE 8	Les architectes « stars » : un débat manqué sur la construction d'une identité algérienne.....	265
-------------------	--	-----

CHAPITRE 9	Agences publiques d'architecture et d'urbanisme, coopération : une mainmise de l'État sur l'architecture.....	275
-------------------	--	------------

CHAPITRE 10	L'architecture aujourd'hui : désillusion et renouveau, héritage et usage	289
	Épilogue	339
	Notices biographiques des architectes et ingénieurs	340
	Chronologie	369
	Bibliographie	374
	Index des architectes et des ingénieurs	381
	Index des personnes	385
	Index des lieux et des monuments.....	388
	Crédits iconographiques	393
	Table des matières.....	395

rebelles, et se transforme en école dès que les soldats s'installent. » En partance des usines de Florange en Moselle puis après être passées par le port de Marseille, 3 000 classes dans des hangars à toitures fermées furent expédiées vers l'Algérie.

L'hôtel de ville d'Alger de Jean et Édouard Niermans : un modèle français « Art déco » hors métropole

La rencontre entre l'Art déco et l'art mozarabe se concrétisa avec la géométrisation des motifs adoptés par le second pour des questions religieuses et par le premier en réaction contre l'exubérance des motifs souples de l'Art nouveau, qualifiés parfois de « coup de fouet ».

L'Art déco, qui prend naissance durant les « années folles » parisiennes dès les années 1920, voit son influence grandir au cours des années 1930 en France ; la fin de la reconstruction de Reims en porte de beaux témoignages, mais le style s'exporte également dans les colonies. Alger, Oran, Constantine, alors en pleine expansion économique et démographique, voient leur patrimoine immobilier s'enrichir de bâtiments construits selon les critères de cette mode aux rigoureux décors géométriques, les plans et les façades se référant au courant classique.

À l'issue d'un important concours organisé par la municipalité d'Alger pour son nouvel hôtel de ville, les frères Niermans, Édouard et Jean, associés à l'architecte algérois Ferlié sont déclarés lauréats le 30 novembre 1934 (photo 3-17). Le programme soumis aux concurrents ne leur laissait pas beaucoup d'initiatives, et il insistait surtout sur la modernité du bâtiment, qui devait rompre avec le style « orientaliste » qui s'était un temps imposé sous l'ère Jonnart pour les constructions publiques : « Le nouvel hôtel de ville devra présenter les dispositions les plus modernes. Mais les architectes sont invités à tenir le plus grand compte des conditions climatiques propres à Alger (...) En ce qui concerne les locaux d'apparat, ils devront être traités avec le plus grand souci d'art et dans une note moderne (...) Étant donné la hauteur du bâtiment et sa destination, le style oriental n'est pas nécessairement indiqué. »⁽⁴⁵⁾ Le journal *L'Écho d'Alger* du 13 juillet 1934 donne les résultats du concours et rend compte de la délibération du jury du 1^{er} juillet 1934, dans lequel figurait Henri Prost. Cinq prix ont été décernés, le premier allant aux frères Niermans et Ferlié (projet « Le Paquebot »), le deuxième à l'architecte algérois Raymond Taphoureau (projet « El-Djezaïr »), le troisième à Urbain Cassan (projet « Bugeaud »), le quatrième à Charles Abella (projet « Al-Djezaïr El-Semch »), et le cinquième à Gaston Glorieux associé aux architectes algérois Ardouin Ramalli et Marcel Frankhauser (projet « Un cercle blanc dans un carré noir »). Les plans de Cassan et des frères Niermans sont proches, en décalage par rapport au programme suivi scrupuleusement par les autres concurrents.

Le plan des frères Niermans, clair et efficace pour un bâtiment haut de neuf étages, a conquis le jury, comme les espaces intérieurs mis en valeur avec des dessins séduisants, où l'Art déco prend toute sa mesure. Pourtant, dans ce projet qui reprend librement les grands principes du parti classique de l'hôtel de ville de Puteaux, l'apport du mouvement moderne se fait déjà sentir dans le traitement sobre des façades qui s'affranchissent des codes ornementaux de l'Art déco. Les architectes dessinent une entrée monumentale sur la façade principale longue

(45) FAVIER Jean, « Concours de l'hôtel de ville d'Alger », in *La Construction moderne*, 28 octobre 1934, p. 104.



Photo 3-17. L'hôtel de ville d'Alger, arch. E. et J. Niermans et Ferlié

de 100 mètres, boulevard Carnot (Zighout Youcef), donnant accès à un vaste hall public qui distribue les services administratifs en périphérie. Au premier étage, les salons de réception ouvrent sur une vaste cour-jardin. Dans l'angle de la façade principale, la salle du conseil municipal est en symétrie des salles de réunions, de part et d'autre de l'escalier monumental. Le bureau du maire, dans l'axe du bâtiment, est largement ouvert à partir d'une vaste terrasse donnant sur la baie d'Alger.

Pour les élévations des façades, les frères Niermans, comme les autres concurrents, adoptent une ligne plutôt sobre, celle d'un style international alors naissant, délaissant le pittoresque oriental ou le courant Art déco finissant. Le vocabulaire classique y est présent avec ses lignes verticales opposées aux masses horizontales, sa composition symétrique, ses avant-corps, son rythme vertical donné par les colonnes et son traitement du dernier étage en attique. Styles classique et moderne se côtoient avec une grande élégance, réussissant à maintenir l'unité de ce monumental bâtiment public.

Situé sur l'emplacement de l'ancienne manutention militaire, l'imposant édifice développe sa façade face au port d'Alger ; il voisine avec celui de la préfecture, construit entre 1908 et 1913 par l'architecte Jules Voinot dans un style néo-mauresque, et encore au-delà avec celui de l'hôtel Aletti, construit en 1930 par les architectes Auguste Bluysen et Joachim Richard dans un style Art déco. Cet éclectisme stylistique ne rompt pas le charme de ce grand boulevard bordé de bâtiments prestigieux, abritant des activités administratives et tertiaires, et des logements cossus surplombant les activités portuaires, bâtiments construits pour la plupart à la façon de ceux de l'avenue de Rivoli ; Albert Camus le qualifia de « collier de perles »⁽⁴⁶⁾.

(46) CAMUS Albert, *Noces* suivi de *L'Été*, éditions Gallimard, Paris, 1959.

Cet énorme chantier mobilisa Michel Luyckx durant deux années, au cours desquelles il fit montre de ses compétences techniques et de ses qualités de constructeur. Il s'ouvrit ainsi des possibilités de commandes auprès du maître d'ouvrage, le gouvernement général d'Algérie. Séduit par le pays, il y resta pour ouvrir son agence à Alger, au 111 rue Michelet. Pour ses premiers chantiers en 1936, dont beaucoup eurent pour maître d'ouvrage le gouvernement général d'Algérie, il collabora avec des architectes locaux comme François Bienvenu pour la construction des écuries pour les gardes mobiles à Maison Carrée, architecte réputé à Alger, ou Alban Joyau pour un projet d'hôtel de tourisme au col de la Tirourda en Kabylie.

Création d'une agence et premières commandes pour la Kabylie

Entre 1937 et 1939, Luyckx obtint plusieurs commandes de constructions scolaires dans des régions à l'est d'Alger : celle de l'école mixte à Idjer en grande Kabylie (1939) et celle du lycée Albertini de Sétif.

Le béton armé, dont son « maître » Auguste Perret fut un pionnier pour son utilisation en même temps qu'un ardent défenseur, et que Michel Luyckx utilisa sur d'importants chantiers de barrages, de centrales thermiques, d'usines et d'entrepôts de bases aériennes, n'était pas un matériau exclusif pour ses projets. Il utilisa aussi d'autres matériaux selon des techniques traditionnelles : la pierre pour des projets scolaires en Kabylie ou la terre argileuse pour l'hôpital d'Adrar (1943) dans le Sud saharien.

Pour l'école de garçons à Zemmorah-les-Biban en petite Kabylie (1938-1939), il fit rouvrir une carrière de pierres. Ce projet, très conscient du contexte local, fut une belle intégration au site, mais aussi aux conditions socio-économiques de cette Kabylie pauvre et démunie à cause de la surpopulation, de la pauvreté du sol, de la production sous-payée et des salaires indignes (photo 3-18). Ceux qui le pouvaient portaient en métropole trouver un travail qui permettrait de nourrir la famille restée au village.

À la même époque, en 1939, Albert Camus, jeune journaliste, est envoyé en Kabylie par *Alger républicain*, journal groupant socialistes et radicaux. La population de la Kabylie souffre alors cruellement de famine, dont Camus rend compte dans une série d'articles publiés entre le 5 et le 15 juin 1939 après avoir arpenté les collines et s'être arrêté dans les villages où la misère était criante⁽⁵⁰⁾. Il fait notamment le constat du manque de moyens dans le secteur scolaire : « (...) la plupart des écoles kabyles d'aujourd'hui datent de l'époque où le budget algérien dépendait de la métropole, aux environs de 1892 (...) De 1892 à 1912, la construction d'écoles a marqué un temps d'arrêt total (...) le gouverneur général Lutaud, le 7 février 1914, annonça solennellement la construction en Algérie de 62 classes et de 22 écoles par an. Si la moitié de ce projet avait été exécuté, les 900 000 enfants indigènes qui se trouvent aujourd'hui sans école auraient été scolarisés. » Camus continue en faisant un état précis de la situation, commune par commune ; il analyse les causes et propose des remèdes, comme de construire moins somptueusement et à coût plus bas pour construire davantage d'écoles.

(50) Albert Camus réunit ces articles avec d'autres dans un ouvrage intitulé *Chroniques algériennes, 1939-1958* paru aux éditions Gallimard en 1958. Dans son avant-propos, Camus écrit : « Je crois en Algérie à une politique de réparation, non à une politique d'expiation. C'est en fonction de l'avenir qu'il faut poser les problèmes, sans remâcher interminablement les fautes du passé. Et il n'y aura pas d'avenir qui ne rende justice en même temps aux deux communautés d'Algérie. »



Photo 3-18. École de Zemmorah-les-Biban, arch. M. Luyckx

L'ethnologue Germaine Tillon avait initié la démarche dans les Aurès en 1937, parlant de « clochardisation » de la population « indigène ». En 1957, elle publie *L'Algérie en 1957* et en 1960 *Les Ennemis complémentaires*. Les deux, Germaine Tillon et Albert Camus, militaient dans le même sens, à la « recherche du vrai et du juste ».

En 1942, Michel Luyckx effectua plusieurs études de fontaines pour la Kabylie, sous la direction des ingénieurs des Ponts et Chaussées Magnien et Pousse.

L'hôpital d'Adrar, une architecture de terre

Pour l'hôpital d'Adrar (1943-1949) dans le Hoggar (photo 3-19), c'est-à-dire dans les conditions extrêmes du désert algérien, Michel Luyckx renoua avec la tradition ancestrale de fabrication de « toub », ces briques faites de terre argileuse cuites au soleil. Pour les constructions voûtées en terre, il fit appel aux artisans locaux, les maâllems, descendants des artisans de l'époque pharaonique. En Égypte, en même temps que Luyckx, entre 1946 et 1948, l'architecte égyptien Hassan Fathy réutilisa ces techniques ancestrales pour la construction du Nouveau Gourni sur les bords du Nil, sur la rive ouest de Louxor.

La ville d'Adrar, qui signifie rocaïlle en berbère, est située au cœur du Sahara, à 1 400 kilomètres au sud-ouest d'Alger. Le climat y est désertique et chaud ; la température dépasse 40 °C au mois de juillet. Pour l'hôpital, commandé à Michel Luyckx vers 1942 par la direction des Territoires du Sud *via* l'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées André Martinet, le choix de matériaux locaux s'imposa rapidement. En effet, comme Luyckx avait été élève d'Auguste Perret à l'atelier du palais de Bois, atelier en marge de l'enseignement académique des Beaux-Arts de Paris, il utilisait alors plutôt le béton, dont son maître était un précurseur.



Photo 3-19. Hôpital d'Adrar, arch. M. Luyckx

Mais il démontra aussi, avant Adrar, qu'il n'en était pas un inconditionnel et qu'il savait adapter son architecture et sa construction au site dans lequel celle-ci était implantée. En Kabylie par exemple, comme vu précédemment, il avait fait rouvrir une carrière de pierres pour les projets scolaires dont il était chargé vers 1938. Pour l'hôpital d'Adrar, le béton n'était adapté ni au climat ni aux conditions de transport de ciment et d'acier, en pleine Seconde Guerre mondiale, aussi Luyckx utilisa-t-il les matériaux locaux : la pierre et la brique d'argile ocre rouge, fondant le bâtiment dans le paysage saharien aride. Pour les linteaux et les plafonds, ces matériaux imposent naturellement des techniques traditionnelles, arcs, voûtes et coupes, non pas pastiches de l'architecture locale mais nécessités constructives.

Le projet est publié en 1945 dans la revue *L'Architecture d'Aujourd'hui*, dans laquelle Auguste Perret fait l'éloge de son ancien élève : « Michel Luyckx a su faire surgir du désert, avec les moyens de son sol, ce vaste édifice, si bien adapté aux conditions permanentes de l'architecture, qu'il semble avoir toujours existé. »⁽⁵¹⁾ En 1951, Eugène Claudius-Petit, alors ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme, fit un reportage photographique sur l'hôpital d'Adrar au cours d'un voyage dans le Sud algérien. Ses photographies furent publiées dans le numéro de mai 1951 de la même revue pour illustrer l'article sur ce bâtiment.

Le programme de l'hôpital comprenait les bâtiments pour les consultations, la chirurgie et les chambres des malades, une chapelle, un château et une habitation pour le médecin-chef. Pour ce projet, Michel Luyckx opta pour un plan très géométrique, centré, avec un axe de symétrie. La composition est classique, à la façon de Palladio, et le bâtiment y trouve toute sa majesté, opposée à la sobriété du matériau local dominant, une terre argileuse rouge qui

(51) *L'Architecture d'Aujourd'hui*, n° 3, septembre/octobre 1945.

règne sur toutes les faces des volumes construits. Seuls des poteaux de soutien sont en béton ; le reste du bâtiment est réalisé en pierre couverte d'argile striée avec les doigts de la main. Cette teinte rouge est adoucie par les encadrements et corniches en béton peints en blanc. Les maâllems employés par Luyckx possèdent un grand savoir-faire dans la construction des voûtes et arcs de soutien, système constructif adopté dans ce projet. Cette architecture de « masse », percée de peu d'ouvertures, avec des murs épais faits d'un matériau poreux leur permettant de « respirer », permet d'affronter la chaleur et l'ensoleillement de ce climat désertique aux températures extrêmes : la chaleur stockée dans la terre est restituée dans les pièces la nuit, quand la température tombe subitement. Pour ce chantier éprouvant, Michel Luyckx fit appel à un très proche collaborateur, Serge Ballaguy. Sur une photo, ils apparaissent tous les deux penchés sur la maquette de l'hôpital d'Adrar, dans ce qui pourrait être la cour de celui-ci.

Cette expérience de construction en terre fut unique dans l'architecture de Michel Luyckx, qui eut dans sa carrière en charge d'importants programmes en lien avec l'industrie, dont des centrales thermiques, des barrages et des hangars d'aviation, pour lesquels il utilisa habilement le béton. Elle n'était cependant pas neuve en soi puisqu'elle mettait en œuvre des techniques ancestrales. Elle trouva un regain d'intérêt auprès d'autres architectes. À Gournâ, sur la rive ouest du Nil près de Louxor, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, Hassan Fathy expérimenta durant 3 ans et sans achever son programme de relogements cette technique locale de construction en terre faite de voûtes et de coupoles. À Ghardaïa, pour le bureau de poste construit dans les années 1970, André Ravéreau, qui après-guerre fut un temps le collaborateur de Michel Luyckx, construisit dans le même esprit et renforça la protection solaire avec ce qu'il appelait un « mur masque » faisant écran devant le mur porteur en pierre ; l'air circulant entre les deux murs assure une ventilation naturelle évacuant l'air chaud.

Qu'est devenu l'hôpital d'Adrar ? Désaffecté en 1975 au profit d'un autre hôpital nouvellement construit, les bâtiments ont servi un temps de dépôt pharmaceutique, puis ont été complètement abandonnés. Les architectures de terre nécessitent un entretien peu important, seulement s'il est fait régulièrement ; le château d'eau, qui était un élément dominant au centre de la composition très géométrique du plan d'ensemble, s'est écroulé. L'ancien hôpital d'Adrar, délaissé, délabré et vandalisé, a d'abord fait l'objet d'un diagnostic en 2006 par le Contrôle technique de construction (CTC), bureau d'études public d'ingénierie commandé par la direction de la Culture de la wilaya d'Adrar qui en a la charge aujourd'hui. La question de sa restauration s'est posée avec son inscription au titre des monuments historiques en 2008. Une architecte spécialiste de la préservation du patrimoine bâti en terre, Yasmine Terki, a été nommée à cette époque pour rassembler la documentation concernant le bâtiment et mener des travaux de restauration, encore à l'état de projet en 2018. Khedidja Aït Hammadou-Kalloum, architecte et enseignante-chercheuse en architecture à l'université d'Adrar, spécialiste de l'architecture saharienne, s'est intéressée à cette œuvre de Michel Luyckx pour en faire un article⁽⁵²⁾.

Homme discret et humble, malgré l'importance et la qualité de sa production architecturale Michel Luyckx resta dans l'ombre d'autres « Algériens » plus corbuséens comme Émery,

(52) Les dernières informations sur l'hôpital d'Adrar proviennent de la correspondance entre l'architecte Yasmine Terki et Benoît Luyckx, le fils de Michel Luyckx, en mai 2011.

Société pour l'aménagement et l'équipement du tourisme en Algérie (SAETA), qui devint la Société nationale de tourisme (Sonatour).

Fernand Pouillon, proche de l'ancien maire d'Alger Jacques Chevallier et ayant toute sa confiance depuis la construction de ses cités de logements dans les années 1950, bénéficia largement des programmes lancés par la Sonatour. La réalisation d'hôtels de prestige lui fut confiée, dont l'hôtel Les Ziban à Biskra (1968), l'hôtel Marhaba à Laghouat (300 lits), l'hôtel du Caïd à Bou-Saâda (400 lits) et l'hôtel M'Zab (anciennement hôtel Rostémides, 1970) dans le sud du pays. Ce dernier est implanté sur le site d'un ancien fort militaire, dont il conserve deux tours ; l'hôtel, étiré en longueur sur une plateforme à flanc de colline, domine la ville de Ghardaïa et son hôtel de ville, construit également par Pouillon. Près d'Alger, il réalisa l'hôtel El Minzah à Moretti (300 lits) ; à l'ouest l'hôtel Les Zianides de Tlemcen (1975) (photo 7-8) ; dans l'est du pays l'hôtel Seybouse (anciennement hôtel Piazza) d'Annaba (1970, 500 lits) et les hôtels El Mountazah de Seraïdi et El Mordjane d'El Kala. Ces trois derniers hôtels font l'objet depuis 2017 d'importants travaux de rénovation qui ont été confiés au groupe chinois China State Construction Engineering Corporation (CSCEC), déjà attributaire de très importants travaux en Algérie comme cela sera expliqué plus loin.



Photo 7-8. Hôtel Les Zianides à Tlemcen, arch. F. Pouillon

Lui furent confiés également la rénovation d'hôtels construits durant la colonisation, comme l'hôtel Le Caïd à Bou-Saâda, édifié dans les années 1930. Cet illustre hôtel reçut le général Eisenhower durant la Seconde Guerre mondiale et le gouvernement de Ben Bella y siégea quelque temps. Restauré et agrandi par Pouillon à la fin des années 1960, il fut incendié en juillet 1995.

Pour la Sonatour, durant cette décennie 1965-1975, Pouillon réalisa d'importants complexes touristiques. Près d'Alger, il construisit le complexe touristique de Zéralda (4 000 lits) (photo 7-9) et

les complexes touristiques de Tipasa-plage (2 000 lits) et de Tipasa-Matarès près du site archéologique, qui susciterent l'indignation d'André Ravéreau, qui était alors architecte des monuments historiques. Près d'Oran, il réalisa le complexe touristique Les Andalouses.



Photo 7-9. Complexe touristique de Zéralda, arch. F. Pouillon

Lorsque le gouvernement Boumédiène opta pour une économie recentrée sur l'industrie lourde, laquelle mobilisa toutes les énergies et les capitaux, les commandes d'hôtels de prestige et de complexes touristiques tarirent. Peu après leur construction, ces complexes peu fréquentés se dégradèrent rapidement. Avec les nouvelles directives libérales de ces dernières années et l'émergence d'une classe aisée décidée à profiter des atouts du pays, ces équipements touristiques rénovés sont à nouveau fréquentés.

Fernand Pouillon essaya de donner des gages de son engagement anticolonialiste. Ainsi courut le bruit qu'il s'était fait « porteur de valises » durant la guerre, mais plus sûrement il s'employa à balayer d'un revers de manche ce qui se fit au temps de la colonisation française, hormis bien sûr ses propres réalisations. Les travaux et les études d'André Ravéreau pour le M'Zab en firent les frais, comme ce dernier le raconte dans un livre d'entretien. Ravéreau avait travaillé à l'élaboration du plan directeur du M'Zab à l'agence du Plan à la fin des années 1950. Après l'indépendance, ce plan fut remanié par Pouillon sous prétexte qu'il avait été conçu à l'époque coloniale, au grand désespoir de Ravéreau qui s'y était investi avec conscience et honnêteté, exprimant ainsi sa déception : « Pour le plan directeur du M'Zab, tout le monde était d'accord. Mais lors de la mise en œuvre du plan de détail, le contrôle des opérations a échappé à un moment au Wali, et les Mozabites ont fait ce qu'ils voulaient. Quand on a soumis ce plan à "monsieur" Pouillon, il a dit : "Je ne m'intéresse pas à un plan d'urbanisme de l'époque impérialiste". Et il a absolument tout changé (...) Il a conçu des arcs tordus, sous prétexte qu'il était au M'Zab. Mais les arcs des Mozabites étaient réalisés avec une âme de palme, ils ne se

sont pas appliqués à faire des choses tordues. Ils n'avaient pas le choix. Alors que les arcs de la mairie de Ghardaïa sont en béton, avec un franchissement de cinq mètres... Il n'y a aucune logique à les prévoir de largeurs inégales. Ceci me hérisse. Ce qui me stupéfie, c'est que c'était un homme intelligent, un homme habile et de talent, dont les premières constructions, même à Alger, et en France sont de qualité. Je ne comprends pas... »⁽²⁰⁾

Pour le complexe touristique de Tipasa-Matarès, Pouillon fit également preuve de mépris à l'égard des recommandations des monuments historiques pour le site archéologique classé, dont Camus a décrit le charme et la poésie dans *Noces*. Là encore, André Ravéreau s'insurge contre le pastiche dont use Pouillon, ainsi que sur l'erreur qu'il commet en implantant son projet contre le site romain de Tipasa : « Je me suis battu pendant deux ans pour qu'il ne construise pas là, mais plutôt au Chénoua. Mais jamais je n'ai pu le rencontrer ; il envoyait un sous-fifre, ou bien l'ancien maire d'Alger, Jacques Chevallier. Ce dernier avait été maire libéral avant l'indépendance, et il s'en est servi. Avec de Maisonneuse, tous les deux, on se bagarrait, on s'opposait aux représentants de Pouillon, et les Algériens se marraient. Un jour, justement, j'avais indiqué qu'il ne fallait pas placer le centre touristique de Matarès contre le parc archéologique (...) Si je les installais contre le parc, ce dernier allait servir à de continus va-et-vient et risquait d'être dégradé, ce qui aurait rompu le charme de ce site antique décrit par Camus dans *Noces*. C'est peut-être l'un des plus beaux sites archéologiques qui soit, car les archéologues ont su y préserver la nature en plein accord avec les ruines. »⁽²¹⁾

Pour se justifier sur les reproches qui lui furent faits sur ses projets de complexes touristiques construits sur la côte algérienne, Fernand Pouillon eut ces mots : « J'ai considéré l'architecture comme un immense décor où le touriste doit être plongé comme dans une pièce de théâtre qui dure quinze jours, et où il se promène en changeant de scène, de tableau, de plateau. C'est une architecture qui appelle la curiosité – un appel aux phantasmes du touriste vacant – faite pour assimiler un monde différent, sa lumière, son climat, ses matériaux, les apports de son passé. »⁽²²⁾ Pouillon remporta la quasi-totalité des commandes touristique et hôtelière de cette époque.

Le projet d'André Ravéreau pour l'établissement thermal de Hammam Salihine près de Biskra en 1965 ne se réalisa pas. Quand il présenta la maquette au ministre, celui-ci le regarda de travers⁽²³⁾ et n'apprécia pas cette architecture puisant dans le savoir-faire local tout en exprimant une grande modernité. Quant à l'architecte italien Luigi Moretti et son studio, ils ne purent pas faire aboutir leurs projets hôteliers pour le club des Pins près d'Alger. Seule l'architecte Georgette Cottin-Euziol put réaliser avec talent deux hôtels, l'un à El-Oued, l'hôtel du Souf (1966-67), l'autre à Tizi-Ouzou, l'hôtel Béloua (1971).

(20) RAVÉREAU André, *Du local à l'universel, propos recueillis par Vincent Bertaud du Chazaud et Maya Ravéreau*, éditions du Linteau, Paris, 2007, p. 55.

(21) *Ibid.*, p. 57.

(22) « L'Express va plus loin avec Fernand Pouillon », entretien de Fernand Pouillon avec Sophie Lannes, *L'Express*, 27 décembre-2 janvier 1972, p. 82.

(23) « Il m'a dit que ce n'était pas assez algérien (...) Je lui ai sorti des architectures de Touggourt pour lui montrer les similitudes entre l'architecture que je proposais et l'architecture traditionnelle de Touggourt. Il m'a dit alors ne pas les connaître et que de toute façon ce n'était pas assez moderne. Alors je lui ai sorti des projets de Paolo Soleri, pour lui montrer une architecture moderne dont l'esprit s'apparentait à celui de mon projet. De toute façon, il m'a congédié... », in RAVÉREAU André, *Du local à l'universel*, éditions du Linteau, Paris, 2007, p. 37-38.

Alger capitale des pays non alignés et le projet de l'hôtel El Aurassi

Les premiers plans quadriennaux mis en place sous l'ère Boumédiène définirent quatre grands axes destinés à ouvrir le pays à la modernisation et à l'éducation, à continuer la politique de Ben Bella d'aide à l'émancipation des pays colonisés et à faire de l'Algérie le leader du bloc des pays non alignés. Ce dernier axe poussa le gouvernement à porter l'accent sur une amélioration de l'offre hôtelière sous contrôle de l'État, et déjà sous Ben Bella, avec le projet d'une grande conférence panafricaine, naquit le projet urgent de construction d'un vaste hôtel pour accueillir ses hôtes. Il se concrétisa avec le projet de l'hôtel El Aurassi, gigantesque bâtiment de 25 étages sur les hauteurs d'Alger aux Tagarins (photo 7-10), confié à l'architecte égyptien Mustafa Moussa. Jean-Jacques Deluz raconte⁽²⁴⁾ qu'en 1965, pour contrecarrer le projet de l'hôtel El Aurassi, il exposa avec des amis dans la galerie de l'avenue Pasteur les panneaux de l'exposition « Le Corbusier » organisée à Alger l'année précédente. C'était pour inciter les autorités à déplacer ce projet dans le quartier de la Marine, là où Le Corbusier avait projeté d'y implanter un immeuble de grande hauteur. Mais rien n'y fit, les fondations de l'hôtel El Aurassi avaient débuté, lesquelles s'avérèrent incapables de soutenir 25 étages, ramenés finalement à moins de la moitié.

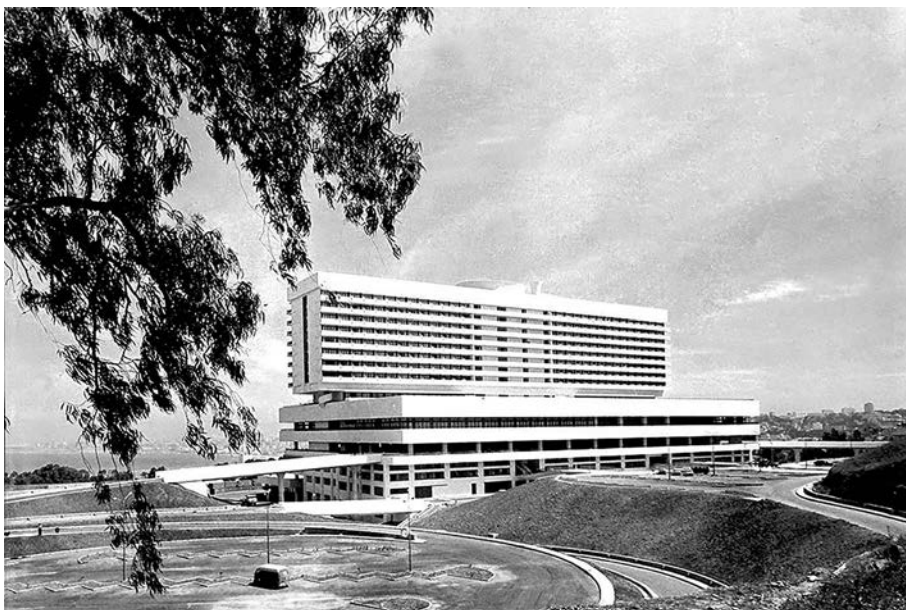


Photo 7-10. Hôtel El Aurassi à Alger, arch. M. Moussa et L. Moretti

Après le coup d'État de Boumédiène le 19 juin 1965, la conférence panafricaine fut annulée et le chantier piétina. L'implantation de ce grand parallélépipède de neuf niveaux parallèles à la pente de terrain compliqua les fondations ; l'architecte et les entreprises peinaient à trouver la solution technique adaptée. Luigi Moretti, jouissant d'une notoriété internationale,

(24) COHEN Jean-Louis, OULEBSIR Nabila, KANOUN Youcef (dir.), *Alger, paysage urbain et architectures, 1800-2000*, les éditions de l'imprimeur, Paris, 2003, p. 242.

L'architecture en Algérie de 1830 à nos jours

Cet ouvrage, richement illustré, présente l'évolution historique des lieux, des édifices et des acteurs de l'architecture et de l'urbanisme en Algérie de 1830, fin de l'hégémonie ottomane au Maghreb, à l'aube du XXI^e siècle, dans un pays ayant recouvré son indépendance depuis un demi-siècle. Il met en lumière la créativité des réalisations, les expérimentations techniques et l'importance de l'héritage matériel et culturel. Le but de ce livre est de décrypter ce passé afin de donner des pistes de recherches et d'analyses pour l'avenir.

S'articulant autour de 1962, date de l'indépendance, l'ouvrage est rythmé par décennies. Ainsi, il met en évidence :

- l'importation du modèle européen dans les villes, où l'architecture locale fut parfois malmenée ;
- à la charnière des XIX^e et XX^e siècles, avec la frénésie pour les expositions universelles et coloniales, le goût pour l'orientalisme qui permit le sauvetage de quelques édifices ou ensembles urbains ;
- durant les années 1930, la construction dopée par la célébration du centenaire de la conquête de l'Algérie et influencée par l'Art déco en vogue ;
- après-guerre, l'émancipation de l'Algérie, qui devint un terrain d'expérimentation fabuleux pour les nouveautés architecturales et constructives du Mouvement moderne ;
- à l'indépendance, l'édification de quelques projets importants confiés à des architectes internationalement reconnus, comme le brésilien Oscar Niemeyer, puis l'intégration des premiers architectes algériens dans les ministères, les administrations ou les organismes étatiques, permettant des réalisations parfois inspirées de l'architecture ottomane ;
- depuis les années 1990, le virage libéral de l'État algérien, qui impacte le statut des architectes qui, toujours plus nombreux, ouvrent des agences privées dans les grandes villes.

L'ouvrage met ainsi en évidence de nombreuses réalisations architecturales remarquables, pas seulement celles des principales villes d'Algérie que sont Alger, Oran et Constantine, mais de tout son territoire, comme à Orléansville (Chlef), Ghardaïa.

Ce livre, véritable voyage dans l'histoire de l'architecture, constitue une référence pour les architectes et tous les curieux désireux de prendre conscience des efforts de l'administration algérienne et des architectes, algériens et étrangers, pour dépasser les empreintes du colonialisme et écrire une architecture ayant sa propre identité.

SOMMAIRE

Partie 1. L'architecture avant l'indépendance, de 1830 à 1962

1. Les débuts de la colonisation et le modèle métropolitain (décennies 1830-1860) : exportation des certitudes de la civilisation occidentale.
2. L'orientalisme et l'ère Jonnart (décennies 1870-1910) : l'Algérie théâtre d'un orientalisme en vogue.
3. L'Art déco, influence de Perret et plan Obus de Le Corbusier (décennies 1920-1940) : ouverture de vastes champs d'expérience aux novateurs.
4. Apports interactifs du Mouvement moderne et de la Méditerranée (décennies 1950-1960) : enrichissement mutuel des cultures dans un climat de violence.

Partie 2. L'architecture après l'indépendance, de 1962 à nos jours

5. Les architectes de la transition : rester ou venir pour édifier l'Algérie nouvelle.
6. Les premiers architectes algériens après l'indépendance : à la recherche d'une identité.
7. Les grands programmes de l'État socialiste : éduquer la jeunesse et loger les masses laborieuses.
8. Les architectes « stars » : un débat manqué sur la construction d'une identité algérienne.
9. Agences publiques d'architecture et d'urbanisme, coopération : une mainmise de l'État sur l'architecture.
10. L'architecture aujourd'hui : désillusion et renouveau, héritage et usage.

Vincent Bertaud du Chazaud est architecte diplômé de l'École nationale supérieure des arts et industries de Strasbourg (ENSAIS) et docteur en histoire de l'art de l'Université Paris 1-Panthéon-Sorbonne. Depuis décembre 2005 il est expert près la Cour d'appel de Paris et près les Cours administratives d'appel de Paris et de Versailles. Il a publié de nombreux ouvrages dont *Jean Prouvé. Cinq maisons sur mesure* (Éditions Le Moniteur, 2020).

Soraya Bertaud du Chazaud est diplômée d'un master 2 en histoire de l'art de l'Université Paris 1-Panthéon-Sorbonne. Depuis 2013, elle est chargée des études historiques dans l'agence d'architecture Pierre-Antoine Gatier.

ISBN 978-2-281-14687-5



9 782281 146875

EDITIONS

LE MONITEUR